

La Messe et l'Amour

(Homélie du fr. Joël Boudaroua, o.p., pour le Jeudi saint)

Jésus ayant les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout (Jn 13, 1-15)

Huit jours après la libération du camp de Dachau par les troupes américaines, le jésuite Jacques Sommet, sur deux pages arrachées d'un agenda, écrivit à son supérieur la lettre qui suit :

« Dachau, ce 5 mai 1945

Mon Révérend et bien cher Père,

Votre fils prodigue vous revient d'un vrai et terrible purgatoire. Le Bon Dieu et la Compagnie ont sauvé miraculeusement ma vie à travers typhus et mauvais traitements. Mais j'ai pu recevoir chaque jour le corps bien-aimé du Seigneur : j'ai fait là un troisième an avec lui, en vrai communauté avec le P. de Coninck, supérieur de Bruxelles, comme supérieur de Dachau. Dites à tous mes frères bien-aimés de la Compagnie que leurs prières et leur affection m'ont sauvé à chaque instant. Mon Père, j'attendrai un peu pour rentrer, soignant les malades. Je suis votre fils, dans le seul amour du Christ. J. Sommet, S.J. ».

Rappelons le contexte de cette lettre envoyée par un jeune jésuite à son Provincial. Sous l'occupation, en 1942, un réseau de résistance, celui de *Témoignage chrétien*, publie des articles appelant à la résistance spirituelle tout en organisant des filières d'évasion d'enfants juifs et de résistants. C'est pour ses activités dans ce réseau que Jacques Sommet fut arrêté le 19 mai 44. Après avoir fouillé sa chambre, la Gestapo l'interrogea, puis le transféra à la prison de Fresnes où il resta environ trois semaines avant d'être déporté à Dachau et d'y retrouver les quelques 2 500 prêtres internés dans ce bagne très spécial. En mai 45, il sort de captivité avec le sentiment d'avoir été sauvé miraculeusement par « le Bon Dieu et la Compagnie », autrement dit par la célébration de l'Eucharistie et par la prière et l'affection de ses frères.

Il y aurait donc, là-même où il n'y a plus d'espoir, plus de raison de vivre, plus aucune chance de survie, deux réalités qui subsistent face au mal absolu, envers et contre tout : la Messe et l'Amour.

Dans le « purgatoire » des camps, le P. Sommet, a pu « recevoir chaque jour le Corps du Seigneur ». Chaque jour ou presque, en effet, avec un petit bout de pain ou des hosties « grosses comme des lentilles », on célèbre la Messe. Présence réelle du Compagnon divin devenu Compagnon d'infortune au cœur des ténèbres. Et jamais le geste de Jésus n'a peut-être été aussi intensément accompli et vécu que dans ces Eucharisties des baraques d'Auschwitz ou de Dachau, « ces messes clandestines avant l'aurore, comme le rapporte aussi Edmond Michelet, dans des chambres surpeuplées, un dérisoire gobelet de fer blanc tenant lieu de calice, une boîte à pastille contenant les minuscules hosties, le prêtre officiant dans ces haillons de tous les jours, tout cela avait une allure extraordinaire, une majesté saisissante »¹.

Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Cela veut dire que pour ces hommes privés de tout, l'Eucharistie était vitale ! « Manger Dieu est de première nécessité, manger Dieu est un besoin vital, manger Dieu transforme la mort » (H. Quantin). Oui vous avez bien entendu : « manger Dieu » ! Trop « réaliste » cette expression ? Ou est-ce notre relation à l'Eucharistie qui est devenue trop « relative », pas si importante au fond, ni vraiment nécessaire ? C'est pourtant là où se rejoue le drame de la Passion, où s'accomplit « l'œuvre de notre Rédemption », la grande *dislocation* puisque la nuit où Jésus fut livré, il prit le pain et le *disloqua* à ses disciples en signe de la dislocation de son corps sur la croix, annonçant la dislocation de toutes nos certitudes, annonçant la dislocation de toute l'humanité puisqu'en lui il n'y aura plus ni homme ni femme, ni esclave ni homme libre, ni juif ni grec ; puisqu'à celui qui n'a rien on enlèvera même ce qu'il a, puisque les prostituées nous précèdent dans le Royaume des cieux, puisque le plus petit y est le plus grand, et que le plus grand doit se faire le serviteur de tous.

¹ Cité dans Adrien Louandre, *Dieu n'est pas mort en enfer*, Les chrétiens dans les camps nazis, Salvator, 2020, p. 90.

Au cours du même repas, en leur disloquant son corps et son sang, Jésus ensemence le cœur de ses disciples de la force de l'amour. Car c'est la force de l'amour qui fait tenir dans les épreuves. « Dites à mes frères de la Compagnie que leurs prières et leur affection m'ont sauvé à chaque instant ». Que serions-nous sans nos amis ? Que serions-nous s'il n'y avait, quelque part, quand l'homme est absent à lui-même, manque à sa propre humanité, quelqu'un qui pense à nous et qui nous dit : *Tu ne mourras pas !* « Car l'amour est plus fort la mort mais à condition qu'il soit d'abord plus fort que la vie ... Car enfin, il est certain que je tomberai en poussière ; rien ne peut faire que je ne sois voué à la mort. Je ne puis survivre qu'en un autre, un autre qui subsiste encore quand moi je ne subsiste plus ... Au vrai, je ne puis survivre qu'en un Autre qui soit lui-même éternel et qui m'aime assez pour m'accueillir en Lui »².

Le soir du Jeudi-saint, Jésus a rendu présent l'absolu de Dieu au plus profond de nos enfers humains. L'institution de l'Eucharistie, le Lavement des pieds, le dernier combat de Jésus au Jardin des oliviers, sont la réponse de Dieu à la cruauté et à l'injustice des hommes, à leur bêtise et à leur inconscience, à ces montagnes d'offenses qu'accumulent les siècles. Car Dieu n'est pas indifférent à la tragédie des hommes. Dieu n'est pas mort dans l'enfer des camps. On était en droit d'espérer une vengeance terrible, apocalyptique, et voilà qu'en Celui qui prend sur lui le péché du monde, apparaît la vengeance de l'amour absolu et du pardon définitif.

² François Varillon, *Joie de croire, joie de vivre*, Le Centurion, 1981, p. 96-97.

Elle court, elle court la rumeur

(Homélie du fr. Joël Boudaroua, o.p. pour la Vigile pascale)

Ces propos leur semblèrent délirants et ils ne les croyaient pas (Luc 24, 1-12).

Quand l'historien se met en quête de l'origine du christianisme, quand il s'efforce de remonter le plus haut possible jusqu'au moment d'où est parti le mouvement chrétien, comme le télescope remonte aux confins de l'univers pour rechercher les premières étoiles et les premières galaxies, il ne découvre pas la naissance d'un Sauveur, la prédication d'un prophète itinérant, le procès et la condamnation d'un innocent, - non, tout cela trouvera sa formulation plus tard -, ce qu'il trouve d'abord c'est une rumeur ! Oh, je sais, la rumeur est par essence douteuse, mais il y a rumeur et rumeur ... Il y a la « rumeur d'Orléans » et puis il y a la rumeur de la Résurrection. Oui, c'est bien de cette rumeur-là que je voudrais vous parler, car c'est à cause d'elle que nous sommes là ce soir ... Nous l'avons d'ailleurs mimée cette rumeur en entrant dans l'abbatiale : *Le Christ est ressuscité, le Christ est ressuscité ...* c'est comme ça que ça c'est passé, la rumeur s'est colportée de bouche à oreille, d'abord chuchotée *piano* puis *forte, fortissimo*. Au début, il y a bien eu quelques résistances et en premier lieu chez les apôtres, qui ne voulurent pas croire ce que rapportaient les saintes femmes, - ils ne s'attendaient d'aucune façon à une suite de « l'affaire Jésus » -, *leurs propos leur semblèrent délirants et ils ne les crurent pas*. Pourtant, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, cette rumeur parvient jusqu'au extrémités de la terre : dans les réunions de la communauté de l'Église, on va se redire les paroles de Jésus, on va évoquer ses actions, faire mémoire de la fraction du pain, on va expérimenter la présence du Ressuscité et, comme soulevé par une force venue d'ailleurs, on va se sentir poussé à exporter la nouvelle de l'événement extraordinaire qui vous a transformé.

Mais revenons à notre historien : pour lui, le problème n'est pas de savoir si la rumeur est vraie, il ne peut que le constater : elle existe. Ce qui l'intéresse, c'est de comprendre pourquoi elle a été crue. Et bien, je crois que la réponse à cette question est très simple, c'est parce qu'elle arrive au bon moment ! Dieu arrive toujours au bon moment, que ce soit dans l'histoire du monde ou dans nos vies. Jésus est né dans un monde où l'on s'ennuie, où il semble, comme l'écrivait le P. Festugière, grand historien de l'Antiquité, « qu'une fatalité inexorable écrase l'humanité. On cherche un libérateur, on soupire après le salut. Ce qu'on demande à la magie, aux *mystères*, aux philosophes, c'est l'oubli de cet ennui croissant, la délivrance de soi-même, des démons, du *fatum* » et, contre cette fatalité, ce vide total, cet ennui sans fond, le christianisme est apparu comme une nouveauté et une nouveauté d'une fraîcheur absolue. « Relayé par la nouveauté de la vie chrétienne, le souffle de la Résurrection secoue la société païenne dans ses profondeurs, il ébranle les murailles qui cloisonnaient les populations selon leurs appartenances religieuses et leurs provenances ethniques, les barrières érigées par les préjugés de caste ; il sape les fondements païens de la vie sociale, culturelle et politique, les traditions et cérémonies cultuelles liées à l'administration des cités et à tous les actes de la vie publique... Éveillée par le souffle de la Résurrection, la liberté de l'individu se dégageait de son enfouissement dans le monde des choses, et la dignité de la personne humaine s'affirmait face au totalitarisme de la raison d'État » (J. Moingt). Bien sûr, on peut se dire que trop souvent, au cours de l'Histoire, les chrétiens ont trahi cet idéal, qu'ils ont renoncé à leur mission prophétique, qu'ils ont même renoué avec les fondements païens de la vie sociale qu'ils avaient combattus ; que des coutumes, des pratiques, des positions héritées des anciennes institutions romaines ont perduré dans l'Église ; qu'il fallait bien insérer un peu d'Évangile dans le monde qui lui est si aveuglément indifférent, fut-ce au risque d'y perdre son âme...

Mais aujourd'hui, qu'est-ce qui nous empêche de renouer avec ce moment fondateur où tout était encore possible ? Avec la Résurrection comme modèle, comme mode de vie et de comportement ? Il ne s'agit pas de faire du christianisme un remède à la soi-disant décadence de l'Occident, un médicament pour civilisation malade mais de retrouver dans la Résurrection de Jésus le modèle pour être pleinement vivants. Quand Jésus sort vivant de la mort, il devient clair

que Dieu a créé l'homme pour la vie ! Alors si Dieu a créé l'homme pour la vie, accueillir la Résurrection ce soir, c'est accepter de mourir au péché pour ressusciter à la justice ; accueillir la Résurrection, c'est accepter de mourir à la haine de soi pour ressusciter à la réconciliation définitive avec soi-même, avec les autres, avec le cosmos et avec Dieu ; accueillir la Résurrection, c'est accepter de mourir à des modes de vies coûteux en énergie pour renaître à un rapport renouvelé à la Création qui nous est confiée. Mes amis, cette rumeur n'a pas faibli, elle vient du fond des âges, du fond de l'éternité, elle est ancienne et toujours nouvelle. Et nous, nous avons à peine commencé à être chrétiens.